

XVIII

COMMENT LES PROTESTANTS FIRENT ENTRER UN RENFORT
DANS MONTAUBAN

Le père Joseph était en train d'écrire lorsque le jeune homme se présenta. Il laissa tomber sa plume, le regarda d'un air narquois et lui dit avec ce sourire froid qui lui était particulier :

— Ah ! c'est vous, mon enfant, soyez le bienvenu. Je croyais avoir mal entendu et que l'on s'était trompé en vous annonçant.

— Pourquoi donc cela, mon père ? répondit le page en fronçant légèrement le sourcil.

— Mon Dieu, je ne sais, une de ces idées qui traversent parfois le cerveau et dont on serait fort empêché de rendre compte. Mais je reconnais qu'on ne s'était pas trompé et j'en suis heureux ; il y a longtemps que nous nous sommes vus, à ce qu'il me semble ?

— N'a-t-il pas été convenu, mon père, que pour éviter d'éveiller les soupçons, je n'aurais l'honneur de me présenter devant vous que lorsqu'il le faudrait absolument et que j'aurais à vous communiquer quelque importante nouvelle ?

— C'est vrai, mon enfant, je le reconnais. Ainsi, vous avez aujourd'hui une importante nouvelle à me communiquer, mon enfant, reprit le moine de son même ton goguenard.

— Oui, mon père, fit le jeune homme, pourvu toutefois que vous soyez disposé à l'entendre, ce dont je doute fort à la façon dont vous me faites l'honneur de me recevoir.

Le moine se redressa comme si un serpent l'eût piqué ; mais se remettant presque aussitôt :

— Excusez-moi, mon enfant, dit-il, je suis fort préoccupé en ce moment ; les affaires du roi, je ne sais si vous le savez, sont loin d'aller bien ; les rebelles opposent une résistance désespérée et le découragement commence à se mettre parmi nos troupes.

— Si ce que je viens vous annoncer, mon père, avait précisément rapport à ce que vous me dites ?

— Il serait possible ?

— Pourquoi non ?

— Oh ! s'il en est ainsi, parlez, mon enfant, parlez vite, je suis tout disposé à vous entendre.

Le moine se leva alors, enferma dans un tiroir ses brouillons ratés, et s'approcha du jeune homme.

— Voyons, mon cher enfant, de quoi s'agit-il ? parlez, parlez vite ; j'ai hâte de connaître vos bonnes nouvelles.

— Ai-je dit qu'elles fussent bonnes ? murmura le jeune homme d'un air narquois.

— Hélas ! mon pauvre enfant, si mauvaises que soient les nouvelles qu'on nous apporte, elles vaudront toujours mieux que ce que nous savons. Ainsi, vous pouvez parler sans crainte.

— Vous dites donc que vous vous trouvez en mauvaise situation ?

— Tellement mauvaise qu'elle ne peut empirer.

— Oh ! oh ! voilà qui me paraît bien sérieux ; vous vous découragez bien vite, il me semble.

— Non, je ne me décourage pas, je vois seulement la situation telle qu'elle est ; ce que je vous dis est l'expression de ma pensée ; les protestants sont en excellente situation ; nous, grâce aux sottises que l'on n'a cessé de commettre depuis le commencement du siège, nous en sommes aujourd'hui réduits à ne plus savoir que faire.

— Eh bien, mon père, si vous payez cher les espions que

vous employez, je vous conseille de les changer pour en prendre d'autres, car ceux-ci vous volent votre argent.

— Que voulez-vous dire ?

— Ooï ! vous êtes en mauvaise situation, dites-vous, et bien ! sachez que celle des assiégés est encore pire que la vôtre.

— Expliquez-vous ?

— Les assiégés sont à bout de ressources ; les hommes leur manquent ; ils n'ont plus ni vivres, ni munitions ; ils implorent en ce moment à cor et à cri un secours de leurs cordellionnaires.

— Vous avez les preuves de ce que vous avancez ?

— Les voici. Je les ai achetées à l'homme chargé de les porter ; elles m'ont coûté cher, c'est vrai, mais cela importe peu. Voici d'abord la copie textuelle d'une lettre écrite par messieurs de La Force et d'Orval au duc de Rohan. Lisez.

Le capucin prit avidement la lettre et la dévora plutôt qu'il ne la lut.

Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, on voyait se refléter sur son visage les divers sentiments qui l'animaient.

— Ah ! dit-il avec une expression impossible à rendre, lorsqu'il eut terminé la lettre, ils sont donc mal en point, eux aussi !

— Attendez ! dit le page. Si je n'avais eu à vous annoncer que ces nouvelles, je n'aurais pas couru douze heures à franc étrier pour venir vous la donner.

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre encore ?

— J'ai à vous prier de lire cette seconde lettre, qui complète la première ; vous jugerez après si les nouvelles que je vous donne sont de celles dont on doit se railler.

— Oh ! oh ! fit le moine, dont les regards lançaient des lueurs étranges, qu'est-ce, ceci encore ?

— Lisez, reprit le jeune homme.

Le père Joseph prit la lettre que lui présentait le jeune homme, et il la lut avec les marques de la plus vive satisfaction.

— En effet, dit-il au bout d'un instant, voici une nouvelle grave ; elle est de la plus haute importance. J'ai eu tort, j'en conviens franchement, de vous parler ainsi qui je l'ai fait. Vous êtes bien véritablement un sujet dévoué du roi.

— Non ! s'écria le page dont tous les traits se crispèrent, vous vous trompez, mon père, je suis une... il hésita... une créature qui se venge, reprit-il enfin.

— Et que nous importe ! fit le capucin avec une joie sinistre, si cette vengeance profite au bien de l'État ! Vous pouvez tout nous demander maintenant.

— Meroi, je n'y manquerai pas. Avec ces deux lettres, mon père, vous tenez entre vos mains le salut ou la perte de l'armée royale. C'est à vous de prendre vos précautions en conséquence. Si le secours est taillé en pièces, les assiégés seront forcés de se rendre ; si au contraire il pénètre dans la ville...

— Eh bien demanda le moine en voyant que le jeune homme s'arrêtait.

— Eh bien ? vous serez forcé d'avoir recours à moi, car je deviendrai votre seul espoir pour vaincre la résistance des rebelles, et livrer au roi les portes de la ville.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous amèneriez le comte du Luo ?

— Peut-être y aurais-je réussi, mais, maintenant, cela est inutile.

— Pourquoi donc ?

— Vous n'avez pas bien lu la seconde lettre que je vous ai remise ou vous ne vous rappelez plus ce qu'elle contient, voyez les noms des deux officiers qui doivent se jeter dans Montauban avec le secours.